L'ART SACRÉ

Revue mensuelle



Burgos

ESPAGNE

11 - 12

Juillet-Août 1953





Grenade

FRONTIÈRES

NOUS n'en passerons jamais trop. Frontières de nations, sans doute, mais, d'abord, ces frontières de l'imagination et de la sensibilité, qui nous font de si étroites geôles quand nous nous croyons si libres.

Nous devons sans fin les remettre en question; remonter à leurs causes. Et nous catholiques, à leurs causes proprement religieuses. Celle-ci, par exemple : nous ne voyons pas, nous ne sentons pas combien, de siècle en siècle, et membre à membre, le Corps Mystique a fini par ne plus être



Carmona

que ce corps pathétique de grand mutilé. Vieux tronc dont les gestes écourtés font sur le ciel des signes tragiques. L'une après l'autre, nos branches sont tombées. Le monde grec, d'abord ; puis les Slaves ; puis le monde germanique. Bientôt le monde anglo-saxon. A chaque fois, nous nous targuions de victoires sur l'hérésie ou le schisme. Tristes victoires que celles qu'accompagnent ces immenses débâcles. Que d'illusions en tout cela ! Ce que nous avons gagné à être devenus tellement latins *suffit-il à compenser ces désastres ? Domaines simples de l'esprit (mais pareils à un corps vulnérable) où la vie perdue pour les extrémités n'en reflue pas pour autant vers le cœur. Mais, au contraire s'y appauvrit d'autant.*



Si de telles choses sont déjà vraies sur le plan des intuitions proprement théologiques, combien plus sur le plan de l'art. Ici, le plus précieux naît toujours de la diversité, de la singularité, et les plus grandes œuvres y sont invariablement le fruit d'incontrôlables spontanéités, issues elles-mêmes du plus secret et du plus constant des races, des terres et des climats.

II

En ce sens, il est trop clair qu'un art chrétien coupé successivement de l'art grec, de l'art slave, de l'art germanique et de l'art anglo-saxon, risque de ne plus être un art assez catholique. (Car il n'est jamais vrai



que des minorités, si ferventes et fidèles qu'elles soient, puissent suffire longtemps à procurer ces ressources ethniques qu'assure normalement l'unanimité vivante d'une nation.)

De là est venue en partie et à la faveur de la merveilleuse floraison italienne des XVe et XVIe siècles, cette suprématie de l'art romain, finalement funeste par son exclusivisme, cette étrange idée que l'art issu de la Renaissance païenne, l'art de Raphaël et de Michel-Ange, était le



Burgos

sommet de l'art chrétien (et de l'art tout court), quand il n'est tout au plus que le sommet de la tradition du réalisme classique italien, tradition qui ne représente elle-même, dans l'art humain total, qu'un courant particulier, historiquement assez étroit et, en tout cas, aujourd'hui entièrement tari.

De là aussi est venu, dans l'Occident chrétien, le mépris injustifié des arts nationaux et particulièrement de l'art médiéval. Puis, par une



Séville

conséquence naturelle, la méconnaissance par Rome des valeurs de l'art moderne qui a ses origines, en effet, à de tout autres sources, beaucoup plus proches du moyen âge que de la Renaissance italienne.

III

Cependant, au cœur même de cette latinité que nous sommes étroitement devenus, que d'incompréhensions mutuelles !



S'il est vrai que les Italiens ont été généralement incapables de discerner quelle puissance de renouvellement animait depuis plus d'un siècle et pour le monde entier l'art français, comment ne pas voir combien les Français, pour leur part, demeurent peu compréhensifs de ce qui n'est pas leur ; par exemple, se scandalisent encore des libertés (des « nudités ») de l'art religieux italien. De la Sainte-Thérèse de Bernin, tous les Français pensent comme Barrès. Elle a décidément un trop joli pied. Et son

ange leur est suspect : nous sommes restés des gothiques et des romans. « Je ne me suis jamais senti en désaccord avec le moyen âge » dit Matisse et il est en effet un homme du moyen âge, comme Braque et Bazaine sont encore des gothiques, comme Léger est un roman.

De telles divergences deviennent plus sensibles encore dès qu'il s'agit (comme ici pour l'Espagne) non plus seulement des formes d'art en elles-mêmes, mais des rapports vivants d'un peuple avec son art, avec les formes qu'il exige de son art; avec ces formes devant lesquelles il peut ou ne peut pas prier. Merveilleux problèmes, mais inextricables pour l'étranger.

Chacun sait que (en dépit de ses maîtres arabes et aussi de ses plus beaux génies), le vœu constant du peuple et de l'art espagnol a été l'identification — bien au-delà du réalisme — de la représentation à la réalité; ce qui « fascinait » Salvador Dali dans Meissonier, c'était le désir de celui-ci de faire « plus vrai que la réalité ». Une telle insouciance de la beauté des formes, de leur musique, nous étonne. Mais, en Espagne, tout semble tendre vers ces confusions passionnées : identification de l'art à la réalité, identification du peuple à ces figures qu'il couvre de ses habits, de ses bijoux, de ses cheveux ; ces choses peuvent nous choquer, mais il y a là un réalisme du sacré qui doit imposer le respect. Que, de l'autre côté de la Bidassoa, un peuple entier soit encore bouleversé par l'apparition dans ses rues de ses Vierges fardées et qui pleurent couvertes de diamants, devrait rester comme un reproche aux abstractions de nos liturgistes, comme une leçon à nos interminables querelles d'amateurs.

Cependant, d'autres pensées naîtront et avec elles une inquiétude dont nous devons aussi, *et* contre *ce que nous venons d'écrire, faire état. Ce que nous disions récemment du poids inquiétant des énormes structures byzantines, ce que nous pensons aussi de cette redoutable nostalgie de la puissance terrestre de l'Empire Romain, qui apparaît si tôt dans la vie de l'Eglise — ne faut-il pas le penser ici de ce goût amer, obstiné du retranchement, du secret et de la nuit ? Ces ténèbres, seulement traversées de l'éclat des cierges, tant de gens masqués autour des mystères de la foi, quel rapport tout cela a-t-il avec la lumière limpide, avec la liberté de l'Évangile ?*

Ainsi avancent nos pensées. En zig-zag. Non par quelque griserie mais parce que tour à tour des clartés luisent de part et d'autre de notre route. Et nous allons vers elles, trouvant et abandonnant des choses à chaque crochet. Car cette revue n'est pas une revue dogmatique. Elle est une revue d'incertitude et de détachements. Elle ressemble à la vie.

M. A. Couturier.



Brassaï



PROCESSIONS D'ESPAGNE

TELLES qu'elles se déroulent en Espagne, les processions de la Semaine Sainte passent l'imagination. Je veux dire que, tels que nous sommes d'ordinaire, imprégnés de notre civilisation quotidienne, nous n'avons plus en nous les ressources mentales nécessaires à la représentation d'un tel fait humain. Ou alors, il faut aller chercher ces ressources, très profondément ensevelies, dans des régions presque oubliées de l'âme.

Il faut donc avoir vu. Même la vue directe ne suffit pas toujours. Celui qui vient pour voir arrive, par exemple, à Séville, un dimanche des Rameaux. Il voit tout d'abord une ville affairée : c'est une grande semaine touristique et commerciale qui commence. On dispose, le long des rues, des chaises où s'assiéront les spectateurs. On vend les places. Par derrière, les petits marchands de nourritures de foire, de sucreries et même de ballons rouges prennent position. Tout à l'heure la foule sera dense, animée, bruyante. Combien tout cela semble peu religieux ! Notre touriste choisit sagement un siège en l'un des endroits recommandés. Il pourra tout voir à loisir et de près.

Après avoir passablement attendu, voici qu'il voit paraître le défilé insolite. Derrière un porteur de croix, les deux longues files de pénitents avec leur étrange costume : la cagoule avec l'immense pointe, hennin baroque transformant le moindre mouvement de tête en un grand geste dramatique. Chaque pénitent porte un très gros cierge qu'il ne tient jamais droit, mais horizontal ou oblique, appuyé sur la hanche. La cire dégoutte tout le long du trajet et des gamins se faufilent avec effronterie pour récupérer un peu de cette cire tombée, se faisant de grosses boulettes molles qu'ils pétrissent et se disputent.

La procession passe lentement, avec des arrêts qui semblent interminables. Un premier *paso* apparaît : c'est une énorme et somptueuse estrade



Séville

portée à dos d'homme, sur laquelle une scène de la Passion est représentée par des sculptures célèbres. Elle fait cinquante mètres, s'arrête puis repart. La voici maintenant juste en face. Est-ce beau, est-ce laid ? C'est riche et déconcertant. Les personnages sont habillés de lourdes étoffes et c'est un Christ paré de bijoux qui agonise, le visage torturé, c'est un centurion joli cœur qui lui percè le flanc.

Le second *paso* est celui de la Vierge. Il est plus étrange encore, luxueux et émouvant. Une Vierge dont on ne voit que le visage en pleurs, couronnée de diamants, porte un manteau brodé vraiment prodigieux de richesse. Devant elle soixante gros cierges allumés brasillent, disposés en gradins de lumière. A son passage on entend les *saetas*, complaintes indéfiniment modulées sur un ton très haut, chantées par quelqu'un qui



Seville



se détache de la foule, comme au hasard. Encore des pénitents, puis le cortège prend fin. On l'aura vu défiler pendant une demi-heure, sans que la foule, apparemment, ait beaucoup cessé de bavarder, de s'agiter. Etait-ce donc un acte religieux? se demandera le touriste, qui risque bien de ne retrouver, toute la semaine, avec peu de variantes, que la répétition monotone de la même cérémonie. En fait ses yeux ont été remplis. Mais son âme n'a rien vu d'un des plus étonnants témoignages sur le sacré que l'on puisse encore trouver de nos jours.

Apprenons à considérer. C'est le soir du Jeudi-Saint. Quittons la morne chaise des estrades officielles devant lesquelles, depuis cinq jours, plus de quarante processions ont déjà défilé. Tout l'après-midi les églises ont été ouvertes. Le corps du Christ mis aux reposoirs, Dieu, dans chaque église, a tenu réception chez lui, dans l'amoncellement des fleurs, des cierges, et autour des *pasos* appartenant aux confréries qui ont leur siège dans l'église. Les femmes y sont venues en robe de soie noire, avec le grand peigne, la mantille, un œillet rouge sombre au corsage. On s'est rencontré, on a échangé des propos de toute sorte, on a prié aussi, les bras en croix, le rosaire pendant à la main. Maintenant les grandes processions du soir et de la nuit commencent de sor-

tir. Il faut aller les rencontrer dans les toutes petites rues de la ville et au passage par la cathédrale. Alors la dimension du mystère surgit, irrésistible.

Les pénitents passent très lentement, quelque part, dans une demi-ombre, avec des cierges dont les lumières maintenant commencent de dorer la nuit tombante et les murs de chaux toute blanche. Tout à coup, de près, le sens du costume éclate. Plus rien du déguisement de quelque marionnette pittoresque, mais le sacrement — signe et efficace à la fois — de l'homme qui par lui, en lui, se retranche de toute la ville profane. Derrière ce sac d'étoffe et cette pointe fantastique, l'être humain est ailleurs, sorti de la foule et de la rue, même si pour son compte il n'y songe guère, même s'il s'arrête pour bavarder ou pour entrer boire au passage de quelque café. Peu importe tout ceci, à quoi s'accroche parfois notre esprit, qui obscurément cherche à refuser le fait : une longue double ligne d'êtres que leur fonction même sépare d'un monde désormais fait pour les contempler séparés et, les contemplant, les rejoindre là où ils se sont mis, désormais prend possession du lieu où Dieu même va passer. La prise de possession est lente, incantatoire, mais elle opère. Le chemin sacré est ouvert. C'en est fini de la curiosité. L'assistance véritable et, ce qui importe au moins autant, la ville elle-même, maisons blanches et rues d'asphalte, désormais participent. Dieu a fait irruption.

Le *paso* est une apparition. Porté à dos d'homme, son mouvement lui-même a quelque chose de sacramentel. Cette masse de plusieurs tonnes, et qui épuise les forces de ses quarante porteurs dissimulés sous elle, avance dans un glissement léger, quasi aérien et légèrement ondulant. Une danse subtile des pieds permet à l'effort humain de bannir tout cahot, toute l'incongruité de la matière qui ballotte et qui s'agite. Il ne saurait convenir au Fils de Dieu mourant, ni à sa Mère dans les douleurs de cette mort, d'arriver sous nos yeux autrement que par cette translation surnaturelle.

Ils sont là maintenant. Sous la clarté des cierges, l'or des bordures du premier *paso* luit doucement. La fleur des orangers fait sentir son odeur amère et nuptiale. Vêtu d'étoffes qui ne veulent plus nous dire que sa divinité, le Christ vit sa passion. C'est trop peu de dire qu'il la vit sous nos yeux. Cette Passion, la pensée de Dieu la pense en ce moment dans notre pensée, par le moyen de cette scène sensible que, dans un terrible effort, l'homme soulève au-dessus du sensible. Nous n'en voulons pas plus. Avec le dernier pénitent qui s'éloignera, la trace du passage de Dieu aura marqué l'âme de son évidence.

Qu'on veuille bien considérer maintenant que, par quelque cinquante processions de jour et de nuit, qui durent chacune de cinq à huit heures, cet acte se poursuit pendant une semaine entière pour culminer dans la nuit du Vendredi Saint; que l'on veuille bien s'apercevoir qu'il prend possession de toute la ville presque rue par rue, que cinquante mille hommes au moins entrent dans les rangs de ces pénitents encapuchonnés, que des ressources considérables sont épargnées tout le long de l'année pour les somptuosités de ces moments, et voici que ce que nous venons de découvrir prend une confondante ampleur. Pendant toute une semaine la ville se consacre à susciter, à recevoir et à méditer les images de la Passion et de la Rédemption, à épanouir un acte de foi unanime sur la plus grandiose et merveilleusement belle assise que le génie populaire ait pu rêver. Toute la ville se catéchise ainsi par invention spontanée, associe ses foules, ses maisons et jusqu'à ses pavés à l'acte de sa foi. Une fois le secret pénétré, quelle admirable ressource spirituelle !

Fragilité du sacré

DANS le monde présent, le sacré est d'une essence infiniment fragile. Un rien suffit à le faire évanouir, à ramener les choses au plan d'une affreuse vulgarité. Citons l'exemple des mêmes processions de la Semaine Sainte à Grenade, où l'on perçoit si bien comment s'amorce le processus de dégradation. Au lieu des costumes aux tonalités sévères, la plupart des confréries ont ici des habits de couleur : fausses soies et bigarrures frivoles, presque féminines. Moins nombreuses, ces confréries recrutent des enfants, pour qui déguiser devient aubaine. Enfin les plus renommées s'assurent le concours de belles musiques militaires, quand il ne s'agit pas également de détachements entiers qui suivent au pas de parade, en service commandé. C'est fini, il n'y a plus qu'un médiocre défilé convenu, sans racines dans l'homme, sans ouverture possible sur l'espace religieux véritable.

Citons encore l'exemple de la procession du Saint-Sacrement de Tolède. La ville est un décor prodigieux, bouleversant. Les rues étroites où la procession passera sont couvertes de toiles tendues entre les toits et ainsi mises dans l'ombre. Aux fenêtres pendent, suivant la richesse des habitants, tapisseries, écharpes brodées ou tout simplement couvre-lits de couleur. Le tout se fond



Séville

dans un chatoiement mat et vaporeux. Surtout le pavé est jonché épais d'un extraordinaire mélange de feuilles de peuplier-tremble et de touffes d'un grand thym sauvage. Les feuilles de peuplier dégagent un fond de senteur âcre et verte, le thym donne une odeur aromatique qui enivre. Ainsi, à chaque pas que l'on fait, il monte du sol une manière d'encens agreste et farouche, à en perdre la tête. Quelle composition du lieu, merveilleuse de sûreté ! On pense déjà au corps du Christ qui va passer tout à l'heure dans ce demi-souterrain tendu de soieries et inimaginablement parfumé, par ces voies de la vieille cité soustraites au soleil, transfigurées en ce nulle part nécessaire, où l'homme se porte à la rencontre de son Dieu.

Hélas ! le passage de la procession déçoit. Des officiants médiocres, la moinillerie enfantine de quelque école apostolique, et pour finir la troupe, plus nombreuse que l'Eglise, le fusil sur l'épaule et faisant presque du sur place dans un pénible dandinement kaki, qui donne la nausée. La custode elle-même, cette extraordinaire pièce montée d'orfèvrerie, dont on pourrait tirer de si puissants effets, posée sur une carriole, branle et tintinnabule sans dignité. Seule la majesté fatiguée d'un prince de l'Eglise qui, malgré son âge, suit en adorant, jette une note passagère de grandeur. On ne sait ce qu'ont été les processions du Corps du Christ d'il y a bien longtemps à Tolède. Mais aujourd'hui on dirait que quelque chose a cassé dans l'homme, qui sait encore faire son cadre sacré, mais ne parvient plus à le remplir comme il faudrait.

OR il suffit de peu de chose pour redresser les situations et retrouver l'essentiel. De nouveau, à Grenade, la procession de la confrérie dite « du Silence ». C'est le long de la gorge du Darro, à la nuit. On attend bruyamment, comme c'est partout l'habitude. Toutes les façades sont éclairées. Soudain des coups étouffés de tambour se font entendre, scandés, monotones. Deux simples torches en tête. Les pénitents en noir, sans cierges, pieds nus. Au milieu d'eux un grand Christ, en croix, mais point de *pasos*. Sur leur passage tout s'éteint et, pendant une fraction de minute, quand le grand Christ est tout proche, on se tait. Comme si la ville et ses maisons s'effaçaient, il ne reste plus que le site âpre et sa pente montante, le bruit nocturne du torrent et le choc funèbre des tambours, la marche recueillie qu'on perçoit à peine, et, dans cette foule, un instant, le sens collectif de Dieu même, de sa mort et de son amour. Il n'en faut pas plus pour faire de cette procession du silence une très haute création religieuse.

Voici un autre exemple. La psalmodie des offices est rarement belle en Espagne. A quelques exceptions près, on n'entend qu'un marmonnage confus et précipité, qui ne semble rien annoncer d'autre qu'un effritement de la prière en décombres syllabiques pelletés et charriés au plus vite par des journaliers qui veulent en finir. Il semble impossible de tirer d'une pareille matière vocale rien de beau ni rien de religieux, sinon le triste symbole de l'usure extrême à laquelle les formes de la louange de Dieu peuvent en venir, après avoir servi des siècles à des clercs qui s'y sont trop accoutumés. Or, bien souvent justifiée, cette première impression n'est pas forcément vraie. Je citerai au moins un cas où je me suis aperçu qu'elle pouvait être tout à fait fausse.

C'était un couvent dans le nord de l'Espagne, à l'entrée des monts Cantabriques. Une communauté nombreuse et jeune récitait régulièrement l'office à cette allure hâtive. Elle le récitait dans un chœur sombre, disposé en longue tribune avançant sur la nef d'une église ancienne, comme c'est souvent la façon d'être disposé pour un chœur de religieux. Le lieu ressemblait à un antre obscur, tout juste débouchant sur la demi-clarté d'un vaisseau plus étendu. Pour soutenir le ton de la récitation faite à mi-voix, un organiste jouait continuement une mélodie improvisée, rêveuse, mélancolique, faite pour redire avec quelques ornements toujours la même note. La psalmodie, elle, se fondait, prenait une sorte de rythme accordé à ce frêle galoubet de l'orgue et devenait comme une sorte de piétinement régulier, léger et sourd, telle la marche d'un grand troupeau de moutons sur l'herbe rase des pentes montagnardes.

Je n'ai jamais pu arriver à suivre tout à fait l'allure de cette psalmodie. Mais s'enfoncer dans sa continuité même, se laisser baigner par elle, c'était pour l'âme une détente merveilleuse, un repos champêtre et primitif dont elle ne se lassait pas. La prière s'installait sans peine dans ces paroles à demie ffacées, à demi chantantes qui coulaient en se pressant et retrouvaient une sorte de lenteur paisible à force de petites superpositions. La prière était humble, primitive, sentant la terre et les sources fraîches. Une grâce très ancienne semblait l'habiter, ressuscitée comme par prodige, mais bien vivante, continuant dans de jeunes voix la louange discrète et l'ancestrale modestie de cette contrée.

Ceux qui récitent ainsi leur office, sans doute ne se rendent même pas compte de la réussite ainsi obtenue. Je sais cependant qu'ils mettent tout leur cœur, toute leur ferveur religieuse à le bien réciter, bien comme ils en ont d'eux-mêmes l'idée. Cela suffit pour susciter quelque chose de vrai et d'émouvant. Il n'est pas du tout sûr qu'une articulation distincte et cérémonieuse du latin retrouverait, pour cette communauté, la même qualité de l'hommage qu'elle rend à Dieu. Nous ne préserverons le sacré de périr dans notre monde que par un art du cœur dont le premier point est de renoncer aux exigences uniformes.





Uriz (Navarre)

Éveil au sacré

Qu'y a-t-il dans ce pouvoir donné à des œuvres ou à des gestes de transporter l'être au niveau où le sacré surgit et s'empare de l'âme? C'est là, bien sûr, la question de celui à qui le monde du sacré n'est plus familier. Mais nous ne pouvons nous dispenser de la poser, si nous voulons sauver, en y pensant, une chose qui semble avoir été conquise comme sans y penser. Les relations qui subsistent encore entre la beauté et la vie religieuse en Espagne nous aident alors à faire certains discernements.

On parle volontiers du caractère instinctif qui s'attache à la faculté humaine d'évoquer le sacré. Acceptons cette façon de s'exprimer, qui veut sans doute dire épanouissement d'énergies de l'âme humaine toutes proches de leur source, sans que rien ne soit encore dissocié. Le fait que ce soient les zones de conservation de la spontanéité qui soient aussi les zones de conservation de cette faculté semble venir en confirmation. Les plus authentiques créations de beauté religieuse sont le privilège de l'inspiration naïve et populaire, du moins lorsqu'elle n'est point encore adultérée. L'initiative de ceux qui ont quitté le niveau de cette vie instinctive et sont devenus incapables de s'équilibrer dans la spontanéité aboutit à des désastres. Ainsi arrive-t-il souvent, même en Espagne, qu'un clergé plus cultivé, formé à l'abstraction et à la vie intérieure, soit à proportion coupé de la faculté populaire. Il devient incapable d'en comprendre les manifestations et se fait l'un des plus sûrs agents de leur corruption puis de leur disparition.

Puissante et austère, la cathédrale de Séville pourrait être le lieu de cérémonies religieuses aussi originales, aussi prenantes que le sont, dans la ville, les processions. Nous avons encore un échantillon du possible. Les premiers jours de la Semaine Sainte, quand, à l'office des Vêpres, l'on entonne le *Vexilla Regis*, alors l'officiant, accompagné par deux chanoines en grand costume, se rend du chœur au maître-autel. Les deux chanoines s'agenouillent sur les gradins, leur longue traîne déployée derrière eux. On apporte



Garci-Muñoz

un très grand drapeau d'étoffe noire tout entier barré d'une croix rouge. La longue hampe est prise en mains par l'officiant, le drapeau brandi en d'immenses passes, qui font onduler l'étoffe et de telle sorte que les replis viennent toucher tantôt l'autel et tantôt les deux hommes à genoux, lentement, majestueusement, interminablement. A chaque fois les chants cessent, puis une strophe reprend, bref intermède sonore entre les longs intervalles de silence. La cérémonie est admirablement servie par l'obscurité, par les grilles immenses de ce chœur, qui accentuent le loin-

tain, par le caractère étouffé du lieu où elle se passe. Comment rendre plus évidents cette sombre venue des étendards de la Passion et le feu du mystère de la Croix? Hélas ! tout le reste de la semaine ce ne seront plus que de médiocres offices, platement accomplis en conformité aux rubriques de la dévotion universelle et de la psalmodie canoniale. Voilà de quoi faire réfléchir : ce divorce presque permanent entre la prière des prêtres et ce à quoi peut se donner l'âme naïvement religieuse d'une population.

***

Tout compte fait cependant, et une fois qu'il a servi à indiquer la profondeur de spontanéité à laquelle émerge la faculté humaine du sacré, le mot instinct ne satisfait guère. Ici l'attitude humaine passe outre à toute la doctrine biologique de l'univers instinctif. L'évocation sensible du sacré éveille à l'au-delà de la vie ; elle suppose le monde comme franchi par l'âme et comporte toujours quelque élément de séparation avec le coutumièrement vécu de la condition humaine.

D'où le rôle joué par le vêtement. Le froc insolite des pénitents les soustrait à la foule, à sa vie trop profane sous-jacente et toute proche... Aux fêtes du couronnement de la Vierge de la Pena de Francia, l'an dernier à Salamanque, de petites paysannes de l'Alberca formaient un chœur de danses chargé d'accueillir l'image sainte. Elles portaient d'antiques et lourdes robes de fête. Elles étaient parées avec abondance de longues chaînes d'argent et d'or, ouvrées de façon compliquée. La signification religieuse de leurs danses en était toute rehaussée, probablement sans qu'il y ait eu là aucune intention explicite d'obtenir ainsi quelque renforcement de l'effet sacré. Mais peu importe l'intention. La beauté, ce qui aurait été autrement le simple charme d'un peu de jeunesse en mouvement, prenait, grâce à ces costumes, ce qu'il fallait de caractère hiératique pour signifier la bienvenue de la majesté religieuse.

A la réflexion, il semble que si l'art espagnol a si souvent vêtu ses statues d'habits de véritables étoffes, ce n'est pas seulement par souci de réalisme et comme pour mettre un peu plus dans la vie ses Christs et ses Vierges. C'est également pour soulever au-dessus de la vie ces ressemblances humaines offertes cependant à l'invocation religieuse. Vêtement d'un objet, le vêtement dérobe, marque la distance, reporte l'objet vêtu au-delà du monde, du côté divin. Le Christ nu de nos plus belles représentations du calvaire peut-il nous transporter autant que ce crucifié en robe mystérieuse, qui nous propose maintenant l'éternelle pensée de son immolation?

Il y a sans doute quelque chose d'analogue pour le lieu même. L'homme du sacré voit s'ouvrir devant lui comme une manière d'espace d'un autre genre, naturellement en attente des choses divines et où c'est l'âme qui va de l'avant, jusqu'à leur rencontre. C'est pourquoi le théâtre, au sens profond du lieu contemplatif, est toujours, au moins discrètement, sous-jacent à la présentation du sacré. Les extrêmes de cette intuition arrivent en Espagne à de surprenantes manifestations.

Les églises ont souvent un *sacrario*. C'est le lieu ou l'on garde le Saint-Sacrement, isolé, parfois inaccessible aux fidèles, deviné seulement derrière des grilles ou un vitrage. La Chartreuse de Grenade en donne un exemple. Dissimulée derrière le maître-autel, une très grande pièce entièrement autonome déploie son espace aux murs de marbre presque vermillon. Les sculptures en sont disposées selon l'ordonnance théâtrale du baroque, les voûtes sont peintes. On dirait une caverne pleine d'emphase et de luxe. Un monument central élevé, massif, suffit à occuper tout le lieu : c'est le tabernacle. En un sens l'ensemble est absurde. Mais il réussit à donner le sentiment de l'espace consacré uniquement à la présence divine, se suffisant par soi dans cette consécration. Cette évidence s'inscrit si bien dans la matière qu'en quittant le *sacrario*, on se convainc que l'adoration se poursuit, en soi, sans même qu'il y ait encore besoin de quelque âme humaine pour la poursuivre. On se doute bien qu'une objectivation aussi écrasante de ce que la prière est faite pour porter en elle ne va pas sans risques. Exemple limite, à ne pas suivre, jusqu'à ce trop parfait congédiement de l'humain.

Foi et beauté religieuse

La première fois qu'il m'arriva de faire part à des amis castillans de mon intention d'aller en Andalousie passer la Semaine Sainte, je perçus leurs inquiétude. Ce à quoi j'allais assister n'allait-il pas m'apparaître bien profane, dénué de sens religieux véritable? N'aurait-il pas mieux valu aller en quelque ville du Nord, à Valladolid par exemple, où les cérémonies sont plus austères et plus recueillies? Visiblement ils craignaient que je ne fusse choqué par l'extériorisation exubérante que j'allais trouver. Il me parut même qu'ils avaient quelque hésitation sur le fond : cette conversion du mémorial de la Passion en une grande fête collective et voyante gênait leur conscience, comme si, au total, elle n'avait été



Cuenca

qu'une manière de rechute au paganisme et à la mondanité. Ne vaudrait-il pas mieux supprimer tout cela pour conduire les âmes à des pratiques plus sérieuses ?

Un problème grave affleure avec cette inquiétude que j'ai vue reparaître en diverses autres circonstances et la mise en question à laquelle elle aboutit. Notre époque a le devoir de s'en expliquer nettement et à fond. Si nous demeurons impuissants à résoudre ce problème, ou plutôt, comme c'est trop souvent notre cas, incapables d'en comprendre même les données, alors il est bien à craindre que les derniers vestiges et les dernières possibilités d'un art sacré achèvent de disparaître du catholicisme.

EXPÉRIENCE faite, il me semble évident que ces grandes manifestations, extériorisées à l'extrême, de la piété populaire sont des actes d'une parfaite authenticité religieuse, tout animés de la foi chrétienne la plus véritable en ses principes. Rien, en réalité, de ces comportements humains et de ces créations si touchantes, parfois si parfaitement belles, ne s'explique sans cette foi chrétienne. C'est une théologie inscrite dans les choses, les gestes et les foules. C'est aussi une participation diffuse, animale et spirituelle à la fois, mais du coup combien humaine, aux intentions surnaturelles de la vérité divine. Un peuple entre dans un acte théologal fait pour lui. Il y trouve l'obéissance à la foi, l'éveil à l'amour divin, l'illumination d'une espérance éternelle tels qu'il les lui faut. C'est sa manière à lui d'être religieux, de chercher Dieu comme le peut une conscience encore imparfaitement rassemblée. C'est sa manière à lui de commercer avec Dieu, avec plus de simple vérité sans doute que s'il cherchait à s'arracher à tout ce sensible ainsi consacré au commerce divin. Comment même est-il possible qu'une âme religieuse méconnaisse ce fait, qui semble s'imposer avec tant de force irrécusable ?

Retenons au moins ceci : l'éclosion de la beauté ne fait ici qu'un avec l'acte religieux lui-même. L'art, si l'on peut encore parler d'art au sens classique du terme, ce qui est bien douteux, s'identifie ici au geste même de la foi. C'est au fond ce que nous ne savons plus bien comprendre. Il y a un niveau de l'être humain où le principe créateur de la beauté jaillit comme l'invention même de l'âme religieuse et tel l'acte immédiat de ce qu'elle croit. La vertu de ce que nous voyons vivre encore en Espagne, c'est de nous obliger à cette évidence. Aux murs des édifices, aux couleurs des panneaux, aux originalités des cérémonies locales nous pouvons retrouver, aujourd'hui encore, tous les éléments d'une théologie lapidaire, picturale ou rituelle. Car c'est ainsi qu'on parle des choses divines quand on n'a pas de concepts, mais déjà ce germe spirituel de l'idée, primordial, assez vigoureux pour se faire sentir dans la beauté, alors trouvée sans y penser, par la simple dignité agissante de l'âme.

Mais nous, nous prenons toujours l'art et l'intention religieuse comme déjà constitués, à part l'un de l'autre. Nous ne pouvons plus imaginer l'artiste autrement que comme venant prêter du dehors ses services à l'intention religieuse, se chargeant de remettre en formes et en couleur sa rhétorique et sa doctrine. Nous pensons les choses comme les ont faites les peintres de la Renaissance qui, à la commande ou au gré de leur fantaisie, représentaient avec les mêmes procédés une scène mythologique, puis la crucifixion ou quelque miracle chrétien. Le résultat, c'est qu'au moment où nous rencontrons encore quelque lambeau vivant du vieux langage sensible de la foi, alors nous craignons qu'il ne s'agisse que de divertissement profane et de survivances païennes. Où donc en sommes-nous venus ?

L'âme religieuse moderne vit une sorte de tragédie dont l'issue n'est point encore conquise. Au cours des siècles l'homme, par une montée invincible, a mûri son humanité. La méditation chrétienne du mystère religieux a elle-même aidé l'esprit à découvrir les formes et les actes de l'intériorité personnelle. A proportion cependant d'une culture où les valeurs spirituelles se sont posées sous le signe de la conscience et où le sensible est apparu quasi exclusivement manifestation de la nature, la foi et son univers religieux se sont trouvés systématiquement pensés comme relevant uniquement de l'homme intérieur. On en a oublié que la foi et l'univers religieux existaient aussi, mais d'une autre manière, dans les dimensions extérieures et sensibles de l'homme.

L'art du XVIe siècle espagnol contient encore comme une dernière protestation, pathétique, de cette liaison entre la foi et le sensible, prolongée à travers les ramifications du baroque. La montée des formes modernes de l'humanité est déjà là, conquérante, irrésistible. A proportion la désintégration de l'expression sensible s'amorce dans tous les milieux où la vie religieuse se pose à l'état de vie cultivée. A moins de se confiner au niveau populaire, les arts, qui sont déjà devenus les beaux-arts classiques, ne savent plus toucher au sacré par le simple récit sensible de la réalité chrétienne. Déjà la figuration est entrée dans le bavardage historique et dans la sphère des beautés profanes. Il reste cependant encore une ressource à laquelle les artistes chrétiens vont s'accrocher : les splendeurs de la matière brute, les cris passionnés des architectures véhémentes et profuses, ces formes qui ne racontent plus rien de distinct, mais trahissent encore une possession quand il leur arrive d'être inspirées. Ainsi captera-t-on dans l'œuvre ce qu'il demeure encore possible de capter de l'essence sacrée. Cela fait parfois des réussites extrêmement belles et profondément religieuses par le sentiment dans lequel elles ont le pouvoir de nous mettre. Tel ce *retablo* de San Esteban à Salamanque Mais qu'il y a loin déjà de ces œuvres, tout entières consa-



crées à rendre une seule note théologique, à ces merveilleux récits de l'art catalan du XIVe siècle! L'Espagne religieuse se cramponna désespérément à cette ultime imprégnation des signes matériels par les sens de la Foi. C'est pourquoi tout ce qui vaut encore dans sa culture sacrée n'est qu'un XVIe siècle continué. Pour nous Français, en cet ordre de choses, nous avons tout perdu.

Comment en serait-il autrement ? Les registres de la vie religieuse intérieure sont en effet impuissants à nous fournir les ressources de quelque beauté plastique ou picturale. Ils sont d'un autre ordre. L'harmonie toute intime des âmes reste chose invisible, et l'homme ne sait produire de beauté que sensible et corporelle. Si toutes les énergies de la foi et de la vie divine sont volontairement reconduites par la culture à la condition intérieure, alors la beauté leur deviendra étrangère : les formes et les couleurs se détacheront de l'acte religieux; puis bientôt toutes les analogies du monde sensible, jusqu'à celles, un jour, de la musique même et de la poésie. Fini désormais le paradis terrestre de la prière : il faut gagner son oraison à la sueur de son front.

Du côté de l'art lui-même, on voit les conséquences : la création de beauté se faisant comportement de soi profane à qui l'on demande de produire, entre autres, les objets à destination religieuse, puisqu'il faut bien tout de même admettre quelque chose du monde des corps sous forme d'édifices, de cérémonies et de meubles, tableaux et statues y compris. Le principe spirituel est alors que peu importe le réjouissement des sens, qu'il convient plutôt de s'en méfier et de s'en déprendre, puisque ce n'est jamais là que le tribut dangereux des artifices mondains. Sinon la beauté, du moins la délectation distincte qu'elle procure à l'esprit ne saurait se chercher dans les lieux saints.

D'où un épanouissement spirituel se voulant indépendant de ce genre de contentement, et qui n'entend plus obtenir dans les formes extérieures qu'une décence humaine suffisante. Les méditations qu'on fait aux séminaristes et aux jeunes religieux depuis trois siècles ne cessent d'aller dans ce sens. La conclusion est logique : ce qui est correct pour un Ministre des travaux publics le sera aussi bien pour un entrepreneur de la maison de Dieu et si l'on prie vocalement, alors il faut que l'on règle le discours de la prière comme il conviendrait pour une déclamation destinée à se faire entendre des hommes. Académisme, puis abstraction et indifférence, avec pour finir la surprenante tolérance à la laideur vide, que nous voyons aujourd'hui aller de pair avec la piété. Telle est notre pente.

On comprend ce système. Dans son ensemble il représente un immense et nécessaire effort de l'âme humaine, hélas! si inintelligemment grevé de contreparties ruineuses! La montée du monde intérieur est certes un syndrome inéluctable et magnifique de la maturation, dans l'ordre religieux comme dans tous les ordres de l'esprit. On ne reviendra pas en arrière, on ne reniera pas la manière de confirmation spirituelle qu'elle apporte à l'humanité. Mais il faut dire aussi qu'il est trop arrivé à l'effort de conquête intérieure de méconnaître la donnée même de ce qu'il lui faut promouvoir à un plus haut degré d'être. La foi et l'univers religieux existent et sont donnés primitivement à l'homme dans ses dimensions extérieures et sensibles. On ne s'en est point assez soucié. Parfois même on n'a voulu voir dans cette expansion primitive de l'univers religieux que matière à réforme. Cela conduit, de nos jours encore, à ce drame de la foi cultivée devenue incompréhensive de la foi populaire, à la vie religieuse des clercs ennemie de la faculté religieuse des pauvres gens. Car il faut encore dire que tout ceci, se faisant système, devient malfaisant et meurtrier, ne serait-ce que parce que tout le monde ne saurait y entrer.

Comment, dès lors, ne point être fraternellement reconnaissant à ces populations simples et avides d'émerveillement qu'on trouve partout en Espagne, et seulement un peu plus en Andalousie ? Elles viennent nous dire avec toute la gentillesse de leurs fêtes et toute la profondeur de leurs gestes religieux instinctifs, que leur foi n'est pas et ne peut pas être de cet ordre concentré auquel nous nous obstinons à travers tant de saccages, qu'elle n'en est pas moins, elle aussi, notre foi chrétienne, très précieuse, très noble, et pour nous si pleine en cette forme de tant de nécessaires leçons. Discrètement, avec la suprême dignité des humbles, elles nous expliquent, au moins en partie, pourquoi, en tant de contrées, la foi s'est déracinée des masses populaires, inaptes qu'elles sont à se rétablir dans la forme religieuse que les siècles modernes ont cru devoir imposer à tous, et stupidement privées de leurs possibilités propres d'épanouissement chrétien. Et pour ce qui est de la beauté sacrée, peut-être leur devrons-nous un jour quelque reprise possible des traditions créatrices.

Fr. Dominique Dubarle.

Photographies. *Nous remercions nos amis à l'obligeance desquels nous devons l'illustration de ces textes : G. BRASSAÏ : 11, 17, 19. 25. ORTIZ ECHAGUE (Espana mistica) : 2, 14, 20, 21. Abbé Maurice MOREL : 15. Georges PILLEMENT (cathédrales d'Espagne) : 23. YAN : 8, 9, 32. ADEP : 1, 4, 5. Georges MARTIN : 3, 6, 7.*



DANS notre dernier numéro, nous avons brièvement annoncé la haute distinction dont le Souverain Pontife a honoré Georges Rouault. Nous sommes heureux de publier la photographie de Mme Yvonne Chevalier prise au cours de la cérémonie du 8 juillet présidée par S. E. le Cardinal Feltin.

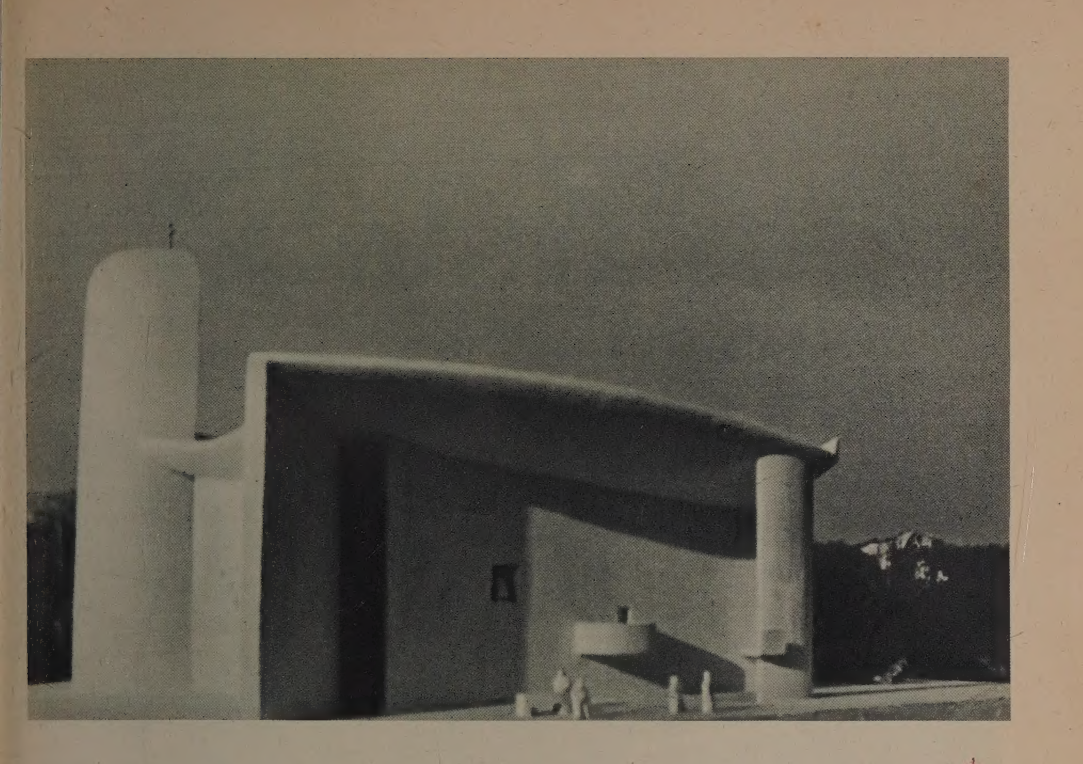
Rouault avait tenu à conserver à cette cérémonie un caractère de très stricte intimité et il n'y eut, avec sa famille, que quelques amis, parmi lesquels M. Jean Cassou et M. Bernard Dorival, du Musée d'Art Moderne, M. Philippe Leclerq, le R. P. Gabel, le R. P. Lucien O. C. D., l'Abbé Maurice Morel, Dom Coquet, P. et J. Bony, Maurice Brillant.

Maurice Brillant

CELA aura donc été une des toutes dernières sorties de Maurice Brillant. Tous nos amis auront appris avec tristesse sa mort survenue quelques jours après. Ils savent quel rôle il avait joué dans tout ce qui touchait au renouveau de l'art chrétien, particulièrement entre les deux guerres. Il était le coopérateur fidèle de toutes les initiatives. Il en a été le chroniqueur assidu. En 1928, il avait fait paraître une *Histoire de l'Art sacré moderne*. Rien dans ce domaine ne lui restait indifférent. En tout cela, il n'eut jamais qu'un défaut : il était décidément trop bon. Il fallait qu'une œuvre fût bien mauvaise pour qu'il ne trouvât pas quelque chose à y encourager, d'ailleurs, je crois, sans se faire beaucoup d'illusions. Notons du reste que dans les domaines où sa compétence était la plus aiguë, la sévérité apparaissait aussi : par exemple, dans tout ce qui touchait au ballet classique. On n'en abîmait pas impunément devant lui les chefs-d'œuvre.

Il fut un admirable ami, d'une bienveillance, d'un désintéressement, d'une fidélité exemplaires. Quant au chrétien qu'il a été, il ne nous appartient pas d'en parler, mais tous ceux qui ont pu lire le petit traité qu'il avait consacré à la Charité et qu'il avait intitulé *Le plus bel amour* en auront eu l'évidence. Ils auront alors compris ce qui était le fond de son cœur, le vrai secret de sa vie.





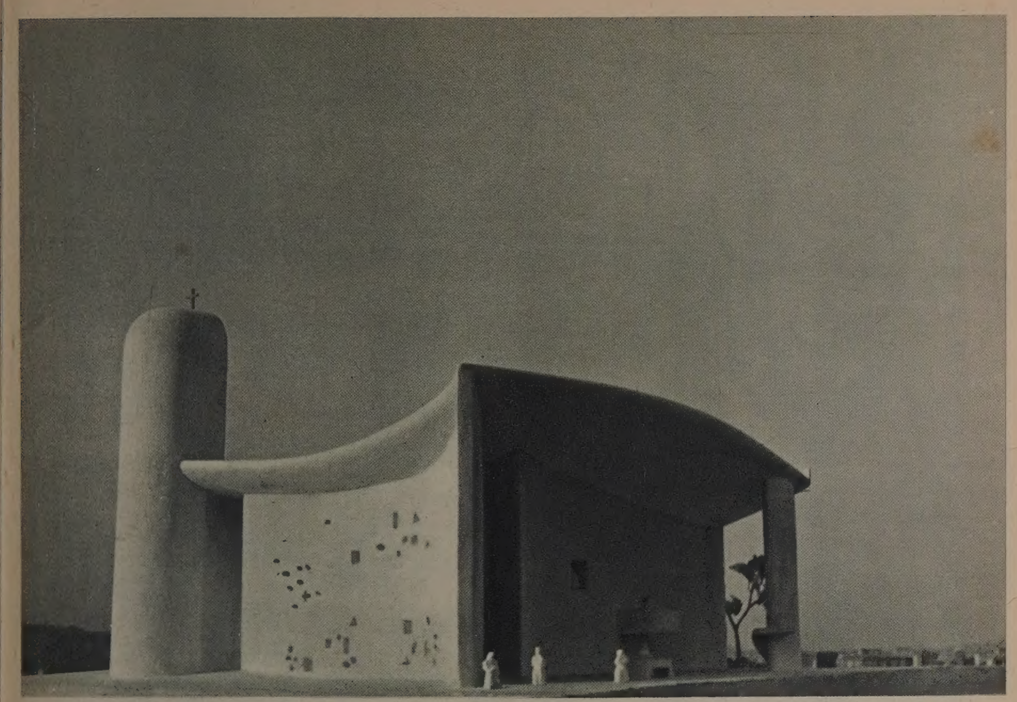
LE CORBUSIER

Ronchamp

Les travaux de Ronchamp ont commencé au début de l'été. Une fois de plus, le diocèse de Besançon sera donc à l'honneur avec cette œuvre importante, dont les promoteurs ont été S. E. Mgr l'Archevêque de Besançon, S. E. Mgr Béjot et le Chanoine Ledeur, Secrétaire de la Commission diocésaine d'art sacré. La réalisation matérielle en est maintenant assurée par les soins et le dévouement exemplaires de l'Abbé Bourdin, et d'un Comité de paroissiens à la tête duquel se trouve M. Alfred Canet.

Les travaux iront désormais très vite. Cela en raison du mode de construction choisi par Le Corbusier, mais aussi, en raison des mises au point très minutieuses auxquelles il a procédé durant ces trois dernières années. Deux maquettes ont été successivement réalisées, dont nous publions aujourd'hui des aspects caractéristiques. La première montre les aspects extérieurs de l'édifice, l'autre ses structures. On sait que cette église, bâtie sur le sommet d'une colline boisée dominant la petite ville de Ronchamp, doit remplacer un édifice détruit par la guerre et renouer ainsi la tradition d'un pèlerinage à la Vierge très ancien, auquel, deux fois l'an, participent des milliers de fidèles. La nécessité de cérémonies non seulement intérieures mais extérieures pour ces grandes circonstances a exactement déterminé les plans et les formes de cette église, encore que Le Corbusier ait aussi, dès le départ, tenu à dessiner les principaux profils, en accord avec les lignes dominantes du paysage.

On sera d'abord surpris par l'extrême nouveauté de ces formes. Mais, très vite, on verra que plans et formes se développent ici avec la souplesse et la liberté des organismes vivants, et en même temps avec la rigueur que com-



Photos Hervé

mandent, dans ces organismes, leur finalité et leurs fonctions. Le caractère sacré s'y affirmant de toutes parts, et d'abord par cette nouveauté même, ce côté *insolite* (1). A l'analyse, on voit quels éléments y concourent essentiellement : le rapport très particulier des proportions, la courbure des surfaces amplifiant indéfiniment l'espace intérieur (2), la répartition précise des lumières et des zones de pénombre.

Il nous semble pouvoir dire que c'est dans de tels édifices que nous accédons à ce type supérieur d'architecture où on dépasse le pur fonctionnalisme, où la dignité des fonctions se manifeste directement (et déjà opère) par la beauté des formes. Dans les édifices religieux, de telles choses prennent tout leur sens : car un édifice vraiment *sacré* n'est pas un édifice profane rendu sacré par un rite consécratoire ou son usage ultérieur (comme on l'a écrit récemment dans un article très inconsidéré) : un édifice sacré l'est déjà, et substantiellement, par la qualité même de ses formes. Naturellement ce passage du profane au sacré dans les formes mêmes s'y accomplit concrètement par des variations infimes et informulables, mais qui n'en sont pas moins parfaitement sensibles à l'âme. Tous les chefs-d'œuvre du passé en témoignent. Sensibles à l'âme, parce que ces purifications merveilleuses, ces dépassements sans prix, ne sont déjà plus le fait de calculs d'ingénieurs ou de l'exacte logique : elles viennent de l'âme même. De l'âme des créateurs, encore que souvent ceux-ci ne puissent eux-mêmes s'en expliquer ni, d'ailleurs, en disposer à volonté.

Que ces dons spirituels, que cet instinct du sacré soient plus purs et plus exigeants chez des « maîtres du dehors » que chez beaucoup d'artistes croyants, ou même hélas que chez de nombreux membres du clergé, cela peut être un fait irritant, mais ce fait est devenu de nos jours parfaitement incontestable. « L'esprit souffle où il veut... »

Nous sommes heureux que l'occasion nous soit ainsi offerte de rendre, aujourd'hui, dans cette revue, hommage à Le Corbusier : non seulement nous le tenons pour le plus grand architecte vivant, mais encore pour celui en qui cet instinct spontané du sacré est le plus authentique et le plus fort.

L'église de Ronchamp sera son premier édifice religieux et on voit déjà tout ce qu'il apporte. « Tant crie-t-on Noël qu'enfin il vient ».

M. A. Couturier.

(1) Bien sûr, pas n'importe quel insolite.
(2) Même pensée chez Matisse pour Vence, par de tout autres moyens.



Seville

L'ART SACRÉ

Série 1953-54

— De quel esprit serez-vous ?
— Photographies du Sacré.
— Images pour la prière.
— Images de la prière.
— Japon.
— Arts missionnaires.

L'ART SACRÉ, R.R.P.P. Couturier et Régamey O.P. directeurs
Fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin

Prix de ce fascicule (le dernier de la série 1952-1953) : 180 fr.
Abonnements : 1 an, France : 800 fr. ; Étranger : 1.200 fr. — Abonnement de soutien : 1.500 fr.
Exceptionnellement jusqu'au **15 octobre** et pour les réabonnements :
1 an, France : 750 fr. ; Étranger : 1.100 fr.
aux Éditions du Cerf, 29, Boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e — C.C.P. PARIS 1436-36

Imp. GEORGES LANG, Paris-19e - Dépôt légal, 3e trimestre 1953. Le Gérant : FLEURET. Autorisation n° 19.886